

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REBUT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Clôture de la Conférence de Paix.

La conférence de paix de La Haye est arrivée au terme de ses travaux, et déjà de nombreux délégués ont quitté la capitale de la Hollande pour regagner leurs pays.

C'est, en effet, M. Roosevelt qui, en 1904, a proposé cette seconde conférence. Il a, bien entendu, laissé le Tsar de Russie la conquête comme il avait convoqué la première, mais c'est bien lui qui en a pris l'initiative, et il est permis de croire qu'elle n'aurait pas eu lieu sans son intervention.

Il faut reconnaître qu'il a spontanément et indubitablement avec joie accueilli la proposition du président Roosevelt, et qu'il s'est empressé de demander à toutes les autres puissances de nommer des délégués à une autre conférence de paix et d'échanger des vues pour la préparation d'un programme, mais n'empêche que c'est à M. Roosevelt que revient l'honneur d'avoir provoqué cette grande réunion internationale qui, si elle n'a pas réalisé tous les espoirs qu'on en avait conçus, a néanmoins fait œuvre utile et servi la cause de la paix.

Or, les délégués avaient remercié comme il convenait le tsar Nicolas pour la convocation de la conférence et la reine Wilhelmine pour la gracieuse hospitalité qu'elle leur avait offerte, mais n'avait pas songé à féliciter le chef d'Etat qui avait pris l'initiative de la réunion. La commission du devoir accompli suffisait amplement à M. Roosevelt, et en proposant une seconde conférence il n'agissait certainement pas par vaine gloire et pour obtenir des félicitations internationales, mais il était du devoir des délégués de manifester leur appréciation de son initiative, et il est curieux qu'ils y aient manqué lorsqu'ils ont remercié le Tsar et la reine Wilhelmine. Fort heureusement, cet oubli, car ce n'était qu'un oubli, quelque étrange qu'il puisse paraître, va être réparé, et sur la proposition d'un délégué de Bréil, une résolution exprimant l'appréciation de la conférence va être votée avant la clôture définitive. Quelques délégués pensent que pour donner plus d'éclat à la manifestation la résolution devrait

être soumise à la conférence par le représentant d'une grande puissance, mais il n'importe guère, attendu que l'unanimité sera complète et que l'adresse sera adoptée par acclamation. La conférence qui clôt ainsi ses travaux ne tiendra pas une grande place dans l'histoire où elle entre, mais son rôle n'aura pas été inutile.

Les générations futures lui sauront gré surtout d'avoir déterminé plus clairement et plus nettement les droits des neutres, et d'avoir ainsi prévenu des froissements dégrégables, des complications dangereuses. Elle a adopté d'autres mesures qui ne seront pas sans donner d'heureux résultats.

Les cimetières des suppliciés.

Chronique parisienne.

Le sinistre "champ des navets" du cimetière parisien d'Ivry, où étaient inhumés les corps des condamnés à mort, que la justice livrait à M. Deibler, n'existera bientôt plus, puisque, de par la volonté de M. Fallières, les exécutions capitales sont supprimées. Avant que ne disparaissent définitivement ce coin tristement célèbre, j'ai tenu à le visiter une dernière fois. C'est tout un voyage que le tramway Petit-Ivry-Halles accomplit à la douce. Et me voilà enfin à la porte du cimetière.

Au gardien, qui fait les cent pas devant la grille entrouverte, je demande l'emplacement où sont enterrés les condamnés à mort... Ma question semble étonner le fonctionnaire galeonné, qui me dévisage assez longtemps avant de répondre.

—Vingt-septième division... tout au bout, et à gauche... Je me mets en route. Au bout de l'avenue de l'Ouest, à côté des lignes de fosses communes qui terminent la vingt-septième division, il y a contre le mur gris qui clôt le cimetière un quadrilatère de sable où poussent quelques herbes. C'est là que, sur trois rangs, sont enterrés les guillotins... C'est devant ce coin quelconque que quelques curieux défilent encore. On s'arrête un instant, puis, après avoir échangé des impressions, l'on passe...

Un bouquet d'arbres jette un peu d'ombre sur le sol... Un bouquet fané de chrysanthèmes, minuscule, ayant échappé à la surveillance de ces gardiens, se dessèche contre le mur... L'après-midi est très doux : le soleil, qui filtre à travers les branches, pose de petites taches jaunes sur le sable... Parmi les personnes qui se sont arrêtées devant ces fosses anciennes, une vieille femme, très vieille, très misérable, à l'air de prier... Ses lèvres remuent, murmurant des paroles qu'on n'entend pas... Elle reste là, immobile, honteuse d'être regardée, les yeux obstinément fixés à terre, puis s'éloigne, à regret, le dos voûté, la démarche lente... Elle est passée près de moi et j'ai cru voir qu'elle pleurait... Pauvre vieille !

Il y a peu d'années encore, il était facile de reconnaître l'emplacement réservé aux exécutés, parce que, sur les fosses, des parents, des amis, des inconnus déposaient des fleurs... parfois une petite croix de bois blanc avec des initiales noires... Mais à la suite du scandale que provoquèrent les amis de Fanarchiste Vaillant, le préfet de police a fait supprimer l'entourage des tombes—si

on peut appeler ainsi les trous creusés—et les tournoies qu'elles ornaient...

On se rappelle, en effet, que quand on inhumait le trop fameux propagandiste par le fait, les libéraux se réunirent au cimetière pour manifester... Il y eut des cris, des chants révolutionnaires... M. Lépine fut témoin du scandale et interdit tout signe qui pût indiquer la tombe d'un supplicié, comme maintenant plus rien ne subsiste, il faut savoir pour s'y reconnaître. D'ailleurs, les fosses sont concédées pour cinq ans... La dernière inhumation de guillotiné—celui-ci s'appelait Paugens—remonte à 1899. Aujourd'hui, il n'en reste plus de trace...

Ce n'est qu'en tremblant de honte et de confusion, qu'un père navré de douleur, qu'une fille désespérée oserait encore franchir le seuil de cet asile funèbre pour aller, à la dérobée, verser des larmes sur les restes de ceux que la guillotine a retranchés du nombre des vivants.

Et bientôt le "champ des navets" ne sera plus qu'un souvenir, comme l'est le cimetière de Clamart, qui se trouvait situé dans la partie la moins peuplée du faubourg Saint-Marcel, près de la rivière des Gobelins. Avant la Révolution de 1789, c'était un dé de ceux où la mort envoyait la plus grande partie de ses victimes, car il était particulièrement affecté à la sépulture des individus décédés dans les hôpitaux. Il fut fermé quelque temps et rouvert ensuite avec la destination spéciale de recevoir les corps des suppliciés.

Là, point d'épithètes louangeuses : un nom, une date—nom maudit, date fatale...

Les criminels ont constamment été séparés des autres morts. Ils ont d'abord servi de pâture aux oiseaux de proie, puis on renvoya à cette coutume et les cadavres furent transportés à Pénelos des "fourches patibulaires", aux Buttes-Chaumont. Un décret du 21 janvier 1790 les admit à la sépulture ordinaire, mais on les enterra sans cercueil dans des fosses à part, d'abord, comme je viens de le dire, à Clamart, ensuite à Vaugirard, au cimetière de Montparnasse, et enfin à Ivry-Parisien, où on leur accorda une bière en bois blanc.

On procéda le plus souvent à un simulacre d'inhumation. Tous les corps non réclamés par les familles—et même ceux qui la valaient—étaient livrés à la faculté. Je me souviens à ce propos d'un saisissant récit que me fit M. Macé, le regretté chef de la Sureté, de son expédition à Ivry-Parisien, en compagnie du vénérable abbé Crozes, alors aumônier de la Roquette, après l'exécution du cent-garde Prévoist, le 19 janvier 1880.

—Je montai dans la voiture de l'abbé Crozes et nous suivîmes le jourgon emportant la dépouille de Prévoist au cimetière d'Ivry-Parisien. Le cortège passa par la place de la Bastille, boulevard de la Contrescarpe, pont d'Austerlitz, le boulevard de l'Hôpital, la place d'Italie et l'avenue d'Ivry.

A sept heures trois quarts nous étions arrivés dans la partie du champ de repos réservée aux suppliciés. Les gendarmes se retirèrent. Nous trouvâmes MM. Kuehn, commissaire de police de Gentilly, son officier de paix, les fossoyeurs et une vingtaine de curieux. Au bord de la fosse était une bière de bois blanc. Les adjoints de Deibler descendirent le panier, l'ouvrirent et éprouvèrent de la résistance pour enlever le corps déjà rigide du décapité. Ils le dégagèrent enfin et les as-

stant aperçurent l'horrible plaie béante sur-des-us des épaules. Lorsque le corps fut déposé dans le cercueil, on plaça la tête, couleur de cire, entre les jambes. Le visage ne témoignait aucune émotion, les yeux même semblaient regarder l'écharpe tricolore de M. Kuehn.

La fosse ne reçut que les vingt litres de son mouillé de sang, et pendant que l'aumônier récitait les dernières prières, je revoyais par la pensée le cent-garde Prévoist paradant aux fêtes officielles de l'Empire, et pourquoi, pensai-je, ne voulut-il point suivre mon conseil lorsqu'en 1869 je l'engageai à reprendre du service aux cuirassiers. Il aurait peut-être, un an après, comme les camarades, trouvé une mort glorieuse à Reichshoffen, à Rezonville ou à Mars-la-Tour.

La cérémonie religieuse terminée, deux clous suffirent à la fermeture de la bière, que l'on hissa dans le fourgon de l'amphithéâtre d'anatomie. A côté du cocher aspirant un inspecteur de la Sureté et un employé de l'octroi, qui devait permettre la rentrée du cercueil dans Paris sans les formalités d'usage.

La guillotine ne fonctionnera plus, le "champ des navets" va disparaître sous la verdure et le mot du sinistre bandit Abadie sera plus que jamais d'actualité : —On ne meurt pas toujours d'une condamnation à mort, et on s'échappe de la Nouvelle !

THEATRES.

TULANE.

"The Land of Nod", une amusante et gaie comédie musicale que d'excellents artistes jouent au Tulane, plait tout autant à notre public que la dernière saison, quand elle lui a été présentée pour la première fois. La mise en scène, le dialogue, la musique, la danse sont parfaits. Matinée aujourd'hui.

ORPHEON.

Aux deux représentations d'hier le programme de vaudeville de l'Orpheon a obtenu un aussi grand succès qu'à la première, lundi soir. Les sept numéros sont extrêmement intéressants, et chacun d'eux est assurément un des meilleurs du genre. Ils sont, en outre, exécutés par des artistes de valeur.

CHESBENT.

"Devil's Auction", la féerie raie-joue qu'offre le Crescent, est plus populaire que jamais, et le public va en foule applaudir la nombreuse troupe qui la joue. Il n'y avait pas une place inoccupée aux deux représentations d'hier, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Accident de chemin de fer.

Seoul, Corée, 1er octobre.—Quarante deux personnes, y compris trente soldats japonais ont été tués ou blessés ce matin par le déraillement d'un train allant d'Ici au Sud.

On ne sait encore à quoi attribuer l'accident.

Le choléra en Russie.

St-Petersbourg, Russie, 1er octobre.—L'épidémie de choléra qui a éclaté dans le courant du mois d'août fait de rapides progrès, et à l'heure présente on compte douze provinces dans lesquelles la terrible maladie a fait son apparition. Dans la région du Volga les décès se chiffrent déjà par milliers ; la mortalité est plus forte proportionnellement dans les villes que dans les campagnes. Toutes les mesures prises jusqu'ici par les autorités pour mettre un frein à la marche du fléau ont été inutiles, et l'on signale chaque jour l'apparition de cas suspects dans de nouvelles provinces.

St-Petersbourg, 1er octobre.—On a officiellement annoncé aujourd'hui que toute la section de territoire traversée par les chemins de fer Trans-sibérien et Et-Chinois était menacée par l'épidémie de choléra.

Les inondations dans le sud de la France.

Paris, 1er octobre.—Les dépêches du Midi annoncent que la pluie recommence à tomber en abondance ; mais la situation est beaucoup améliorée depuis quelques jours et l'on ne signale pas de nouveaux désastres causés par les inondations.

La dépression atmosphérique paraît se diriger vers le nord-ouest et menace de causer des inondations dans le bassin de la Loire.

Le séjour du secrétaire Taft au Japon.

Tokio, 1er octobre.—Le ministre des affaires étrangères du Japon, M. Hayashi, a donné aujourd'hui un déjeuner en l'honneur du secrétaire Taft à l'arsenal de Tokio. Plusieurs hauts fonctionnaires du gouvernement étaient présents.

Le discours de bienvenue a été prononcé par le ministre de la guerre, général Terauchi, qui a exprimé le plaisir ressenti par le peuple japonais de la visite du secrétaire de la guerre américain. M. Taft a répondu dans les termes les plus courtois en se déclarant enchanté de se retrouver une fois de plus dans l'Empire du Soleil Levant.

Immédiatement après le déjeuner, M. Taft accompagné de l'état-major de l'ambassade américaine a quitté Tokio pour Yokohama, où il a assisté à une réception donnée en son honneur par la colonie américaine de cette ville.

Dans la soirée M. Taft a assisté à un dîner donné par M. H. Percival Dodge, premier secrétaire de l'ambassade américaine.

La situation à Malaga.

Malaga, Espagne, 1er octobre.—La population de cette ville est activement à l'œuvre pour procéder au déblocage des rues dans lesquelles l'inondation récente a amené plusieurs pieds de boue. Le nombre exact des victimes de l'inondation n'est pas encore connu, plusieurs cadavres étant encore ensevelis sous les débris. Les pertes matérielles à Malaga et dans le vignoble environnant s'élèvent à plusieurs millions de dollars.

Grève de relieurs.

New York, 1er octobre.—Des grèves de relieurs appartenant à la International Brotherhood of Bookbinders, ont commencé aujourd'hui dans plusieurs villes comprenant New York, Chicago et Bristol, pour l'encouragement de la jour de huit heures.

La peste bubonique à San Francisco.

San Francisco, 1er octobre.—Les autorités sanitaires de cette ville ont publié hier le rapport suivant sur les progrès de la peste bubonique : "Du 11 août au 1er octobre il a été constaté quarante-huit cas de peste bubonique à San Francisco. Le nombre total des décès causés par cette maladie jusqu'à date est de vingt-neuf. Le nombre de cas suspects s'élève à quarante."

Opinion du contre-amiral Coghlan.

New York, 1er octobre.—Le contre-amiral Joseph B. Coghlan, qui a été relevé récemment, s'est exprimé comme suit, d'après l'"American", sur l'envoi de la flotte de cuirassés au Pacifique. "Le plan de mobilisation d'une grande flotte dans les eaux du Pacifique est le mouvement le plus stratégique que l'on aurait pu faire en faveur de la paix et il fait voir la nécessité d'autres navires. Il coûtera moins de doubler la marine des Etats-Unis que d'avoir une guerre de six mois avec le Japon ou une autre puissance étrangère."

"Une allocation de \$150,000,000 permettrait de construire et d'équiper vingt cuirassés modernes et nous donnerait la plus grande marine du monde—une force sur mer qui préviendrait toute menace au commerce ou aux possessions sur terre de ce pays. C'est aussi à l'amiral que l'on attribue la déclaration que le Japon emploie toutes ses ressources à des préparatifs de guerre."

Le voyage du président Roosevelt.

Keokuk, Iowa, 1er octobre.—Le train présidentiel est arrivé ce matin à 9 heures à Keokuk. M. Roosevelt a été reçu à la gare par le gouverneur du Iowa, de la Floride, de la Louisiane, du Minnesota, du Nebraska, de l'Ohio, du Wyoming, de l'Illinois et par trois compagnies de milice qui ont présenté les armes au moment où le président descendait du train.

Siôt après son arrivée M. Roosevelt a été conduit en voiture au Rand Park où il a prononcé un discours en présence de plus de 20,000 personnes. Les nègres de la ville ont remis au président, en souvenir de sa visite, une canne à pomme d'or. A 11 heures M. Roosevelt est embarqué à bord du steamboat "Mississip" sur lequel il continuera son voyage vers le Sud.

La vente des journaux dans les rues de New York.

New York, 1er octobre.—Une nouvelle loi qui vient d'être mise en vigueur à New York interdit aux enfants en-dessous de treize ans de vendre des journaux dans les rues de la ville à partir de 10 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin.

Les enfants en dessous de dix ans ne sont pas autorisés à vendre de journaux. Les agents de police ont reçu des ordres sévères à ce sujet et les délinquants seront immédiatement arrêtés et frappés d'une amende.

Grève de relieurs.

New York, 1er octobre.—Des grèves de relieurs appartenant à la International Brotherhood of Bookbinders, ont commencé aujourd'hui dans plusieurs villes comprenant New York, Chicago et Bristol, pour l'encouragement de la jour de huit heures.

Grève de relieurs.

New York, 1er octobre.—Des grèves de relieurs appartenant à la International Brotherhood of Bookbinders, ont commencé aujourd'hui dans plusieurs villes comprenant New York, Chicago et Bristol, pour l'encouragement de la jour de huit heures.

Conseil Municipal.

Séance régulière hier à midi sous la présidence de M. McRacken. MESSAGE DU MAIRE. Mairie de la Nouvelle-Orléans, 1er octobre 1907. Aux membres du conseil.

Je transmets à votre honorable assemblée les documents suivants : Rapport du comité des privilèges sur l'ordonnance autorisant M. Miliken et Rutledge à construire une voie de chemin de fer pour leur usage personnel sur le chemin public de la rive gauche du fleuve entre les plantations Orléans et Stanton, avec amendement. Copie du contrat présenté à la Commission Construction Company pour la construction de l'annexe de l'hôtel de ville.

Copie du cautionnement de John O. Chisolm et Cie en faveur de la ville pour la construction d'une rampe de pompe en briques. Communication du commissaire des éditices publics appelant l'attention sur l'expiration du contrat de fourniture de pain à son département le 11 octobre. Démission de M. E. Emmanuel, membre de la commission de la rue Octavie.

Conformément à l'article 5 de la loi No 6 de 1897 j'ai nommé M. A. E. Hotard membre de la commission des eaux et égouts pour le cinquième district municipal, en remplacement de M. Frank A. Daniels, démissionnaire. M. Hotard est nommé pour compléter le terme de son prédécesseur, et je demande respectueusement à votre honorable assemblée d'approuver cette nomination.

J'ai nommé le Dr C. V. Kraft membre de la commission du service civil pour compléter le terme de M. Hotard, démissionnaire. Respectueusement. MARTIN BERMAN, Maire.

Les documents communiqués par le maire sont renvoyés aux comités compétents et ses nominations sont approuvées. La démission de M. Emmanuel est acceptée. Après la lecture des rapports des fonctionnaires et des comités le conseil adopte une ordonnance de M. McRacken pour l'installation de prises d'eau à l'angle des rues David et Conti, des rues Alexander et Dumaine.

Les ordonnances autorisant M. Miliken et Rutledge à construire une voie de chemin de fer, créant une commission du Parc Crête, pour le pavage de la rue Dryades entre les avenues Tulane et Howard, autorisant T. Hausmann et Fils à installer une horloge monumentale dans leur magasin, rue Dryades, 615 et 620, ont été adoptées. Le président McRacken a rappelé aux membres du conseil leur acceptation de l'invitation de la New-Orleans Railway and Light Company de visiter sa nouvelle usine de force motrice et les a priés de se trouver vendredi à midi à l'angle des rues Canal et Camp où un car spécial les attendra.

Le secrétaire a donné lecture d'une lettre dans laquelle le maire annonce que le 28 septembre dernier il a accepté une proposition de la New Orleans Railway and Light Company pour l'établissement d'un système général de correspondances sur toutes les lignes, et une résolution de M. Brandao remerciant le maire pour son attitude dans cette affaire et le succès de ses négociations a été adoptée à l'unanimité.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No 35, Commencé le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

DEUXIÈME PARTIE

L'ENFANT

VII

LA CROIX SAINT MICHEL.

(Suite.) Une expression de souffrance y succéda.

—Eooute, Adeline... prononça-t-il avec un accent changé, une voix qui se fit humble, presque piteuse... Eooute... Il se leva, s'approcha d'elle lui parla doucement, tout bas : —Je suis un malheureux, vois-tu, je n'étais pas monté contre toi en venant ici. Au contraire. Ce qui m'a rendu mauvais, c'est de voir ces quatre assistés sur la table. Mais c'est passé... Tiens... Je ne me fâcherai plus. Réponds-moi.

—Je n'ai rien à vous dire. —Mais moi, j'ai à te dire, Adeline. Je suis libre. Nous pouvons nous marier. Ma femme... Votre femme ?... —Tu ne sais donc pas ?... Ah ! non, tu ne lis pas les journaux, toi. Nous avons eu un accident d'automobile. J'ai failli être tué. Vois mon front.

—Et elle ? —Et elle ?... elle... Elle a passé, la pauvre. Adeline devint toute blanche. —Ah ! dit-elle faiblement. Tant pis ! Mais nous ne nous marierons tout de même pas. —Nous nous marierons, déclara rudement Gervais. Et une lueur rouge passa dans ses yeux.

Il y eut un silence. Comment s'éloigner cet homme. Et André, Frédéric, qui allaient venir Frédéric, le promis d'Adeline. Est-ce que l'horrible lutte allait recommencer ? Faudrait-il que l'un des deux tuât l'autre ?

Et lequel... mon Dieu ! lequel resterait sur le carreau ?... Quelle situation ! Aucun secours, aucune aide ! Si elle appelait, le farieux qui était la commettait quelque acte désespéré. Adeline regarda éperdument autour d'elle.

La tante, par discrétion ou par peur, tenait son visage enfoui dans un mouchoir. La petite Berthe, rassurée, avait trouvé un jeu qui consistait à cracher sur le toit d'ore et à promener son petit index dans sa saïre salive d'enfant pour faire des dessins. —Vous serez à moi, toi et ma fille... ou bien j'en ferai un malheureux, gronda Gervais.

L'indignation souleva la jeune femme jusqu'à une espèce d'héroïsme : —Tuez-nous donc tout de suite, dit-elle en le bravant. Jamais je ne serai votre femme. Et, quant à Berthe, elle n'appartient qu'à moi, à moi seule, vous entendez ? Elle était comme la domptesse qui met un lion rongi dans le nez d'un fauve. Elle le ferait renouer ou il la broierait.

Adeline croyait bien sa dernière heure venue. Elle éprouva une surprise et un soulagement à voir l'homme se rabattre de deux pas en arrière en se pressant la tête entre ses poings crispés, comme dans l'épouvante, ou de son sort ou de ce qu'il avait failli accomplir là.

Elle eut qu'un remords, une hésitation, refrénaît la violence de son terrible amant. Comment se serait-elle rendu compte du bouleversement de cette nature, chez qui les nerfs surexcités agissaient démesurément mais avec des coups innécessaires, tantôt frénétiques et tantôt abattus ?

A cette minute une détresse indigne accablait le misérable. Son rêve confus d'un peu de bonheur et d'un peu de repos, de repos surtout oh ! de repos... lui apparaissait définitivement irréalisable. Ses crimes s'aboussaient à rien.

Avoir pris Adeline de force, avoir tué Hortense... à quoi bon ? Il n'aurait jamais le foyer qu'il souhaitait. Cette petite fille, là, qui jouait si sérieusement, toute rose d'application à sa tâche puérile, elle était sa chair et son sang. Pour-tant il n'en serait jamais le père. Une brume qui ressemblait à des larmes vint aux yeux de cet homme. Une prière lui monta aux lèvres. —Adeline, aie pitié !... gémit-il.

—Je vous plains, dit-elle, tâchant de surmonter, en prononçant cette phrase, la répulsion qu'il lui inspirait. —Sois bonne... Ne me laisse pas partir. Je n'ose me retourner en face de moi-même. Si tu savais !... Je sens... (Il passa

la main sur son front)..... Je sens que je deviens fou. —Il faut cependant vous en aller, Gervais. —Ne me laissez pas faire plus de mal que j'en ai déjà commis. —C'est l'affaire de votre conscience.

Adeline s'efforçait de formuler avec douceur les paroles implacables. L'homme si menaçant tout à l'heure, semblait maintenant piteusement effondré. Mais une réaction survint. Il contracta ces rudes sourcils, sous lesquels les prunelles se rallumèrent.

—Tu es bien décidée, Adeline ? Tu ne m'accordes aucun espoir ? —Aucun. —Il la dévisagea, le regard noir. —Et peut-être, reprit-il lentement, comptes-tu épouser ce paysan, ce rustre, cette brute, qui a osé intervenir entre nous et avec qui j'ai un compte à régler ? Elle se tut, la tête haute, les narines dilatées, s'interdisant de frémir.

—Tu comptes l'épouser ? répéta Gervais. —J'épouserai celui que j'aime, déclara-t-elle, si joyeusement fière de crier cela qu'elle risquait sans y songer une riposte mortelle. —Mais l'amant écondait ne leva pas la main. —Il se contenta de dire : —Nous verrons bien ! Et alors, pressant brutalement son parti, il sortit de la maison.

A peine fut-il dehors qu'Adeline se jeta sur la porte, la repoussa, la ferma à double tour. Puis elle vint retomber sur un siège, les mains à sa gorge suffoquée, le cœur chaviré, presque évanouie.

Cependant Gervais demeurait sans pensée, sans force, sans amour et sans haine, la main au guidon de sa bicyclette sous la nuit noire, dans le profond silence du village, qui lui paraissait engourdi d'un sommeil magique. Où se trouvait-il ? Qu'était-il venu faire là ?

Des lacunes, des vides, de grands trous noirs se creusaient dans son cerveau entre les remous des émotions excitées, semblables à ces lambeaux de sombre infini qui s'ouvrent béants parmi les vol des années durant les nuits de tempête.

Une espèce de projet distinct s'esquissait dans sa tête. —Je vais, se dit-il, sortir du village et attendre le galand dans la campagne. Nous nous expliquerons mieux seul à seul. Il tâta ses poches pour y retrouver le revolver dont il se méprisait d'habitude quand il avait rentrer tard. Le revolver manquait. —Parbleu ! ricana-t-il, je me le suis chigé à moi-même, l'autre soir, avec mon argent, ma montre, mes brocheuses. Soudain il revêut les minutes infernales dans la forêt de Fontainebleau. Il entendit les gé-

missements de sa femme à demi broyée. Pour lui, de nouveau, la campagne nocturne en rentit, hideusement. Le menhirier lâcha sa bicyclette pour porter les deux mains contre ses oreilles.

Précaution vaine. Il percevait encore les accents de surhumaine torture. "Achève-moi !... achève-moi !..."

Alors il se laissa tomber sur la terre froide et molle de décembre, en proie à l'hallucination horrible, et la subissant, les dents serrées, les yeux clos, comme un malade subit la crise de souffrance qui lui vrille les moelles.

Combien de temps resta-t-il ainsi, prostré ? Il ne s'en rendit pas compte. Quand il se releva, dans l'hébétement, il chercha pourquoi il était là, contre une haie, au bord d'un champ. Ah ! oui... Pour guetter son rival... Et pour le tuer. Encore tuer !... Il frissonna. Tout ressort se brisait en lui. D'ailleurs, comment savoir par où viendrait l'ennemi attendu ? C'était absurde, de rester là, dans ce sentier qui menait au centre du village. La maison d'Adeline avait deux issues, puisque le fond du jardin, en arrière, aboutissait aux bois. Machinalement, Gervais rebroussa chemin.